

Robinson Crusoë II

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **4 (1866)**

Heft 43

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-178938>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

griffâ pé la fenna et du adon n'a jamé ousa repassâ devant tsi Poudjan.

Jeannôt Poudjan a fini pé sé gari tot solet, ma oreindra quand l'est einvitâ à n'on soupâ, ne medze pas mé q'n'autro.

C. C. D.

Robinson Crusô II.

C'est dans *Robinson Crusô* que j'ai appris à lire. A dix ans, je savais manœuvrer une barque, et je fumais la pipe.

Mon village s'appelle Saint-Hippolyte. Il est situé au fond d'un entonnoir de montagnes, à quelques pas de la Suisse. Le Doubs et le Desoubre l'entourent comme une ceinture. A leur confluent est une petite île verte comme une émeraude, plantée de saules et d'arbustes. Quand les eaux sont grandes, elle disparaît; on n'aperçoit plus que l'extrémité des branches qui feraient croire qu'un grand arbre est couché dans la rivière.

Robinson était mon homme. Toutes mes ambitions les plus lointaines se bornaient à trois choses: m'embarquer sur un vaisseau, faire naufrage et aborder dans une île déserte.

Vivre seul du produit de ma chasse et de ma pêche, me construire une habitation, tirer des coups de fusil et fumer des pipes toutes la journée, tel fut longtemps l'unique rêve de mon enfance. Je me demande aujourd'hui si manger au restaurant, tirer sur ses semblables, habiter un petit compartiment sous l'autocratie d'un portier et fumer des cigares est un sort plus digne d'envie. Je me demande même si la Bible n'est pas une lecture aussi attrayante que celle des dépêches diplomatiques.

Robinson dans son île est un être colossal. Le Robinson suisse est un colon, un colon savant, un Robinson prud'homme, ce n'est pas un Robinson, c'est un fermier-modèle. Voilà mon opinion, je la garde.

Pour les enfants, rêver et agir sont deux verbes qui se conjuguent en même temps. Une fois bien pénétré de mon modèle, j'étais résolu à vivre comme lui dans l'*Île aux Canards*.

Ce projet présentait des difficultés relativement assez sérieuses. Je n'avais pas de vaisseau, je n'avais rien du tout. L'île n'était pas non plus dans les conditions nécessaires pour y construire des palissades. Ensuite, pensée décevante, mes camarades venaient s'y baigner; enfin, outre cet inconvénient majeur pour une île déserte, je ne pouvais me dissimuler que je serais submergé, corps et biens dans la saison des pluies. Toutes ces considérations étaient fort graves et me donnaient sérieusement à réfléchir.

Je cherchais à vaincre ces difficultés, lorsqu'un accident providentiel vint favoriser mon projet. Près de l'île aux Canards, au confluent des rivières, l'eau se creuse en entonnoir et les nageurs les plus robustes n'osent lutter contre l'attraction du gouffre. Un enfant faillit s'y noyer. Le maire de Saint-Hippolyte fit battre la caisse sur la place de l'Eglise, le dimanche, avant la grand'messe, pour faire savoir à tous enfants, grands et petits, que défense était faite d'aller dans l'île aux Canards, terrain communal, sous peine d'amende à leurs parents.

Cette sage mesure, d'après mes prévisions, allait rendre l'île réellement déserte et respectée pendant un mois. Je n'hésitai plus.

La nuit venue et toute la maison plongée dans le sommeil, je me lève sans bruit, je m'habille, j'ouvre la porte, et, mes souliers d'une main, une énorme clef de l'autre, je grimpe les escaliers et je me glisse dans la *Chambre du haut*.

La chambre du haut était une espèce d'immense grenier de débarras, où on reléguait les meubles hors de service, et dans lequel étaient des provisions de toute nature, lard, saucissons, jambons, confitures variées, fruits, conserves, liqueurs, etc., etc. Pour ce qui était des vieux meubles, il y avait de quoi meubler trois îles comme la mienne. Après un inventaire rapide de ces richesses accumulées, je descendis à la cave et je remontai avec des bouteilles de vin d'Arbois. Je les intercalai dans un sac de copeaux sur lequel j'avais jeté mon dévolu, et que je destinai à me servir de matelas. Enfin, après une dernière inspection de mon arsenal, je retournai me coucher, sans peur comme sans reproche, décidé à abandonner ma famille et ma patrie.

Le lendemain, qui était un samedi, je filai la classe et je me

rendis dans l'île pour baser mes opérations. Il y avait, vers le milieu, trois saules énormes à tête ronde, plantés en triangle, que nous appelions *les trois bossus*. Avec des planches, il était facile de se construire une habitation. Les arbustes vigoureux qui couvraient l'île suffiraient à la masquer jusqu'à une hauteur convenable. L'île était le rendez-vous habituel des canards de la localité qui venaient y déposer leurs œufs, le poisson était facile à prendre, les écrevisses abondaient. Quand l'eau de la rivière était à niveau bas, on pouvait communiquer à pied sec avec le continent, par le moyen de grosses pierres espacées à cet effet.

Le lendemain, dimanche, il ne fallait pas songer à aller dans l'île, et j'utilisai cette journée à dresser de mémoire l'inventaire des objets qui m'étaient nécessaires.

A partir du lundi, je résolus de commencer le déménagement du grenier. A dix heures du soir la ville était complètement endormie, et en faisant un détour, je pouvais opérer tranquillement mes transports. Le soir même, j'emportai dans un grand panier un marteau, une scie, des clous, des tenailles et différents ustensiles de cuisine. A quelque distance de l'île était une scierie, et il m'était facile de prendre des planches de sapin dans les piles alignées sur la route. Mon premier soin fut de clouer les planches transversalement de manière à relier les trois saules, en ayant soin de laisser un espace vide pour entrer dans mon habitation triangulaire, car je ne me sentais pas assez habile ouvrier pour arriver à confectionner une porte. Pour le toit, ce fut une autre affaire. J'avais déjà vu couvrir des maisons. A côté de la scierie, il y avait un hangar couvert de tuiles. J'en enlevai une quantité suffisante et, au moyen de lattes fixées sur les planches, j'obtins un toit qui défiait les intempéries du ciel.

Ces premiers travaux me prirent plusieurs jours. Je passe sous silence toutes les ruses que j'employai pour clouer mes planches la nuit avec prudence, les précautions que je dus prendre pour aller au grenier ou à la cave, ainsi que pour sortir la nuit sans éveiller de soupçons. Je me rappelle qu'on eut besoin du marteau à la maison et qu'on le chercha longtemps.

Enfin, j'avais une habitation, et le grenier largement approvisionné était pour moi le navire de Robinson. En second lieu, j'étais habillé, ce qui n'était point un mince avantage.

Restait le mobilier et les provisions. Je commençai à porter dans mon île une vieille chaise, un escabeau pour me tenir lieu de table, plus deux sacs, l'un rempli de copeaux et l'autre de feuilles sèches de maïs. Outre les menus ustensiles de cuisine que j'avais déjà, j'emportai un fourneau de terre et une grande quantité de charbon. Il ne fallait pas songer à faire du feu de bois, car la fumée n'aurait pas manqué de me faire découvrir.

Dans le grenier était un vieux fusil à pierre que son état rendait aussi inutile que l'absence de munitions; je l'emportai ainsi que mon *Robinson*, des lignes bien armées, un parapluie, un bon couteau, un moulin à café, un almanach, une lampe, une jarre d'huile et des chandelles.

J'attachai un soin particulier aux provisions de bouche de toute nature; je ne me dissimulais pas qu'une fois installé dans mon île, je cessais forcément toute relation avec le continent.

Je fis une récapitulation générale:

J'avais du vin, du sel, du café, du lard, des jambons fumés, des pommes de terre, des fruits secs, des pots de confitures. Avec les œufs de canard, les poissons et les écrevisses, je n'avais pas à craindre la disette. En résumé, j'étais assuré du gîte, du vêtement et de la nourriture. J'emportai peu de pain, prévoyant qu'il ne résisterait pas longtemps à la sécheresse et à la moisissure, et les pommes de terre pouvaient le remplacer.

Tous mes préparatifs étaient achevés dans la nuit du vendredi de la semaine suivante. Le samedi, vers deux heures du matin, je pris une barque avec laquelle je fis le tour de mon île, et je constatai qu'aucun sauvage n'était venu piller mon habitation. La journée du dimanche se passa sans incident remarquable.

Ce fut dans la nuit du dimanche que je résolus de fuir le monde civilisé et la maison natale.

(La suite prochainement.)

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.